L'ALLEMAND
ET LA FORME DE LA PENSÉE

LUIGI GAGGERO

L'ALLEMAND ET LA FORME DE LA PENSÉE

COMPRENDRE VRAIMENT LA LANGUE À TRAVERS SA GRAMMAIRE PROFONDE

AD VERITATEM

AD VERITATEM

Édition originale italienne Ad Veritatem : Gênes, 2025
Édition française Ad Veritatem : Gênes, 2026

© 2025 Luigi Gaggero
Tous droits réservés.

Publié sous la marque éditoriale Ad Veritatem
adveritatem.it

ISBN 979-12-5831-006-5

Table des matières

Introduction vii

1. La structure de la phrase allemande : le verbe comme cœur de la phrase 1

2. Sujet, objet et cas grammatical : l'allemand comme langue de relations 11

3. Le sujet mystique : quand la pensée précède la personne 19

4. La nature du verbe et la structure de l'action 23

5. Intermède. Le son comme structure : langue allemande et forme musicale 33

6. Parler entre les lignes : particules modales et Konjunktiv 37

7. Conclusion. La grammaire comme forme de la pensée 41

    1. La langue comme logique du monde : Derichsweiler et Thomas d'Aquin 42

    2. Le concept scientifique et l'universalisme linguistique comme forme d'aliénation 44

    3. L'allemand comme prédisposition à la phénoménologie ? . . . 46

    4. Verstehen et erklären : deux manières d'habiter la langue ? . . 48

Table des matières

Appendice. Préfixes et affixes dans la langue allemande 51

Mode de lecture 51

I. Les préfixes verbaux 51

II. Les affixes verbaux 60

III. Affixes composés 65

IV. Particules verbales formées à partir d'adverbes de direction . 66

V. Affixes dérivés de substantifs 67

VI. Verbes à double construction : préfixe ou affixe 67

L'auteur 73

Introduction

Il est des livres qui existent sans avoir jamais été écrits. Et d'autres qui, bien qu'ils aient été écrits, se sont perdus avant de laisser une trace dans la culture. Ce livre naît de l'écho d'une œuvre disparue : la grammaire allemande de Christoph Derichsweiler[1], une œuvre révolutionnaire, un chef-d'œuvre qui, quoique achevé, n'est jamais parvenu au public.

Cette grammaire ne se présentait pas comme une liste de règles, mais comme une traversée : une tentative pour déchiffrer la pensée qui prend forme dans la langue elle-même, et non en dehors d'elle. L'allemand y apparaissait non comme un code conventionnel, mais comme un système vivant, où la structure de la phrase, la position du verbe, la forme des articles, jusqu'à la sonorité des syllabes, ne servent pas à communiquer quelque chose de déjà pensé, mais à engendrer la pensée elle-même.

Derichsweiler ne cherchait pas à expliquer l'allemand de l'extérieur : il le faisait parler du dedans, décelant dans ses régularités morphosyntaxiques une véritable métaphysique implicite. Pour lui, une langue n'est pas une manière de dire le monde, mais une manière de le concevoir. Et l'allemand, plus que d'autres, révèle la tension entre structure et mouvement, entre stabilité grammaticale et ouverture conceptuelle. Ses phrases se construisent comme des architectures emboîtées, ses verbes séparables distribuent le sens dans le temps, ses préfixes ne modifient pas seulement l'action : ils l'orientent, tels des vecteurs de réalité.

C'est pourquoi Derichsweiler n'enseignait pas la langue au moyen d'exercices ou de paradigmes, mais en analysant les ten-

[1] Christof Derichsweiler (1870–1962), éminent germaniste et traducteur, enseigna à partir de 1896 la langue et la littérature allemandes, d'abord à la Faculté d'économie et de commerce de Naples, puis à l'Institut oriental. Il fut en relation avec d'importants intellectuels italiens, comme en témoigne notamment sa correspondance avec Benedetto Croce.

sions internes de la phrase allemande comme on étudierait la structure d'une fugue ou d'une cathédrale. L'allemand ne part pas d'un sujet qui agit, mais d'un réseau de relations qui le précèdent ; le sens ne s'affirme pas immédiatement, mais se construit dans le temps, prolongeant l'attente jusqu'au dernier mot ; le verbe n'est pas un acte clos, mais un mouvement, un vecteur qui dessine l'espace de la réalité.

Le manuscrit qui contenait cette vision — plus de deux mille pages de réflexions et d'analyses — est aujourd'hui perdu. Derichsweiler l'avait envoyé à la maison d'édition Mondadori, mais, avant l'aboutissement du processus de publication, l'auteur mourut subitement. Les héritiers, probablement inconscients de la valeur de l'œuvre, ne cherchèrent pas à récupérer le document et, au bout d'un certain temps, l'éditeur envoya au pilon le manuscrit jamais réclamé. Aucune copie, à notre connaissance, n'a survécu.

De cette œuvre extraordinaire subsistent surtout les annotations manuscrites d'Ernesto Gromi, qui eut l'occasion de la lire et de l'étudier longuement. Il ne connut jamais personnellement Derichsweiler, mais, pendant ses six années de captivité au camp n° 25 de Yol, en Inde, durant la Seconde Guerre mondiale, il se trouva dans le même camp qu'un neveu de Derichsweiler, auquel l'auteur avait fait parvenir une copie de son travail. Dans ce contexte improbable, entre montagnes et barbelés, naquit ainsi — sans rencontres, sans lettres, sans dialogues — une rencontre silencieuse mais durable entre la pensée grammaticale de Derichsweiler et celui qui allait en transmettre l'enseignement.

Gromi comprit d'emblée la valeur extraordinaire de ce qu'il avait lu et en tira des notes méticuleuses. Ces notes, qu'il partageait généreusement avec ses élèves — parmi lesquels j'ai eu l'honneur de compter —, devinrent le fondement d'une méthode d'enseignement qui ne séparait jamais la règle de la raison de la règle, ni la forme grammaticale de la manière de penser qu'elle rend possible.

Le livre que vous tenez entre les mains tente d'exposer, avec la plus grande clarté possible, quelques-uns des noyaux fondamentaux — et, selon nous, révolutionnaires — de l'enseignement de Derichsweiler, tel que Gromi nous l'a transmis. Ce faisant, nous avons cherché à relier ces fragments dans une vision d'ensemble,

en proposant, lorsque cela était possible, des ouvertures et des renvois à la phénoménologie, qui semble offrir le cadre idéal — bien que non explicité, pour autant que nous le sachions, dans le volumineux manuscrit — de cette approche de la langue allemande.[2]

Le rêve de Derichsweiler était de montrer la langue allemande comme aucune autre grammaire n'avait osé le faire : non comme un ensemble de règles à mémoriser, mais comme un système vivant, une pensée qui se fait structure, une réalité qui se construit dans l'acte même d'être dite. À la fin de son manuscrit, il écrivait :

> « Lorsque vous aurez fini de lire ce livre, vous aurez vu une chose que, même avec toutes les grammaires du monde à votre disposition, vous n'auriez jamais vue : la langue allemande. »

Par cette modeste contribution, nous espérons que ce rêve ne s'est pas entièrement perdu.

Luigi Gaggero, le 24 mars 2025

[2] Il convient toutefois de signaler que Derichsweiler avait également publié *La lingua tedesca, insegnata e interpretata* (Raffaele Pironti, Naples, 1941), épuisé depuis des décennies et aujourd'hui très difficile à trouver. Ce volume contient nombre des idées que Gromi transmit dans son enseignement et qui sont à la base de ces pages ; pour la présente rédaction, j'ai pu le consulter directement et m'en servir comme point de comparaison et de vérification.

CHAPITRE 1

LA STRUCTURE DE LA PHRASE ALLEMANDE : LE VERBE COMME CŒUR DE LA PHRASE

L'allemand ne se contente pas d'affirmer : il prépare, dispose, relie. L'idée ne s'épuise pas dans une suite de mots, mais s'édifie comme une construction qui maintient toutes ses parties ensemble jusqu'à son achèvement. Le cœur de cette construction est le verbe : il joue un rôle absolument central dans la structure de la phrase allemande, comme une charnière autour de laquelle s'articulent tous les autres éléments. Derichsweiler insistait sur le fait que le verbe n'est pas simplement une action ou un événement décrit, mais la pierre angulaire qui soutient toute l'architecture syntaxique.

La position qu'occupe le verbe dans la phrase allemande obéit à des règles rigoureuses et révèle en même temps, de manière profonde, la façon dont la pensée allemande organise la réalité. Dans chaque proposition, comprendre où apparaît le verbe, c'est identifier le centre du message : c'est autour de ce point que s'articulent le sens et la logique. Derichsweiler semble suggérer que la langue allemande confie au verbe la tâche de « tenir ensemble » le sens de la phrase, comme s'il était l'axe porteur d'un édifice conceptuel.[3]

Mais que signifie, en allemand, « organiser la réalité » ? C'est ici qu'apparaît l'une des distinctions les plus singulières de l'enseignement de Derichsweiler : alors que le français *réalité* remonte en dernier lieu au latin *res* — chose, objet —, l'allemand emploie le mot

[3] Dans cette perspective, on peut également lire les temps verbaux non seulement comme des indicateurs chronologiques, mais comme des manières différentes de situer l'événement par rapport à l'expérience du locuteur : le *Perfekt* comme un passé entré dans la sphère de l'expérience ; le *Präteritum* comme une distance narrative ; le *Futur I*, souvent, comme projection, supposition ou intention ; le *Konjunktiv* comme marque d'une distance par rapport à la réalité ou à la vérité de l'énoncé. Il s'agit d'une proposition interprétative qui sera reprise dans la conclusion.